

Marjolaine Dégremont

« Réfugie-toi en moi »

Paul Ardenne

Dessinatrice et peintre, sculpteure et installatrice, Marjolaine Dégremont met en scène un univers *In Between*, intermédiaire entre réalité et fiction. Rien chez elle de frontal ou d'asséné au marteau. L'expression plasticienne, toujours, est discrète : sculptures de plâtre blanc et en matériaux fins ; dessins convoquant en les combinant motif floral et thème du linge ; installations *in situ* face au sein desquelles le spectateur a tout loisir de vaquer dans des espaces où une respiration est laissée, et où toute latitude est permise de méditer, de prendre du recul, de s'absenter un moment de la fureur du monde. Cette création se refuse au réalisme cru, elle incline plus volontiers à la métaphysique et plaide pour les vertus de l'art « pensif », de second degré de sens.

Quel en est, au plus près, le propos ? L'univers artistique de Marjolaine Dégremont, génériquement, est celui des fragilités. Fragilité de l'humain, évoquée en filigrane à travers des dessins abstraits aux traits doux et aux réseaux utérins. Fragilité, aussi, du « métier de vivre » (Cesare Pavese), évoquée à travers des installations où le thème du refuge est persistant et où abondent tente de toile pour s'y calfeutrer et autres cabanes perchées sur de longues tiges tortueuses, allusion au risque permanent de la chute. Fragilité, encore, des équilibres environnementaux, évoquée par l'artiste à travers des sculptures qui se résument à dessein à de simples treillis disposés dans le milieu naturel comme autant de ponctuations aussi aériennes qu'un insecte posé sur la surface de l'eau, « crainte de tout casser en faisant trop de bruit », comme dit le poète. L'humanité a besoin d'être secourue, recueillie, choyée ? Incitent à s'en assurer, encore, ces sculptures en forme de conques évoquant la pirogue, la coque du fruit, la carapace, une peau en plus de la peau.

Une artiste dont la création évoque le « soin », le *Care*, le monde humain « vulnérable » (Joan Tronto) ? L'œuvre plastique de Marjolaine Dégremont ne contredit pas cette intuition, ouvrage d'une personnalité engagée (auprès d'Act Up, notamment) qui tient à distance le « beau style » pour privilégier l'expression plastique

efficace, quand forme, verbe et sens acquièrent, de s'épauler, une vocation mentale et, dans ce cas, pas ennemie de la politique. La règle, ici, de l'esthétique, la voici : marier expression plasticienne et réflexion sur les failles de l'humain et son besoin de sécurisation. Réitérer l'idiome et l'image du refuge (cabanes, abris, installations où l'œuvre habite des recoins, zones de réclusion...) comme s'y applique l'œuvre de Marjolaine Dégremont nous le rappelle instamment, au cas où nous feindrions de l'ignorer : ce monde, le nôtre, n'est pas toujours le nôtre. Faute de pouvoir y vivre comme l'on voudrait, faute de pouvoir le fuir, il faut parfois y construire ou s'y faire construire son « terrier » kafkaïen, une zone en retrait, une *Panic Room* où, sinon se ressourcer, du moins pouvoir connaître une paix temporaire. Vivre, aussi, c'est devoir se mettre en protection, s'abriter.

« Des journées entières dans les arbres » le projet de l'artiste pour la friche de l'Escalette, en 2022, une installation *in situ*, prolonge l'œuvre sans contredire ses précédentes inflexions. Espace dur que celui-ci, ruiné, une friche industrielle, celle d'une ancienne usine où l'on traitait le plomb, zone hautement polluante en son temps (le saturnisme, jusqu'à la fin du 20^e siècle encore, est une maladie courante).

Marjolaine Dégremont, dans ce périmètre négativement chargé, va occuper un ancien atelier à ciel ouvert d'une centaine de m². Elle y « met le blanc », pour commencer. Plusieurs surfaces en sont recouvertes de chaux, comme parées d'un manteau symbolique de pureté, de nature réparatrice. Le réseau des canaux internes au bâtiment, lui aussi occupé et investi par le geste de l'artiste, se voit ponctué de cabanes perchées, blanches encore, exposées en nombre et toutes à l'état de déséquilibre, proches de basculer dans le vide, à l'image de *L'homme qui tombe* de Giacometti. Les perches soutenant ces petites cabanes sont significativement faites en buis – un bois aujourd'hui malade parce qu'attaqué tous azimuts par la pyrale, un insecte dévastateur. Évocation d'un désastre environnemental annoncé, et qui a commencé. Ce thème de la maison-refuge, significativement, est redoublé dans une autre section de l'installation par l'exposition de plusieurs maquettes de cabanes, en plâtre ou en bronze, de dimensions variables. Ce monde n'est plus sûr, assurément plus assez, il s'agit d'y trouver sa place, ses places.

L'ensemble, qui peut se parcourir à pied, en se déplaçant au sein de l'installation elle-même, s'assimile à une promenade allégorique dans un milieu à la fois menacé et rédimé, aussi abandonné pour la civilisation humaine qu'il se voit repris en charge par l'intervention artistique, sur un mode récupérateur, salvateur aussi. Le geste de l'artiste, certes, embellit dans ce cas un lieu « perdu », détruit par

l'évolution et par le temps. Il ne tombe toutefois pas dans la classique nostalgie des ruines et le *Tempus Fugit*. En lieu et place, Marjolaine Dégremont positionne le spectateur devant un constat, que l'art fait pour lui : en l'occurrence, nous n'avons pas fini de tomber, de dégrader, de nous dégrader en dégradant, et de devoir organiser notre subsistance et ses lieux d'expansion, qui sont et seront pour l'essentiel des lieux de claustration ne nous protégeant pas en tout du danger. En somme, gardons à l'esprit que même protégés, il se pourrait bien qu'il n'y ait pas de second Noé pour nous sauver du déluge.

Paul Ardenne est écrivain et historien de l'art. Il est notamment l'auteur de *Art, le présent* (Regard, 2010) et de *Un Art écologique. Création plasticienne et anthropocène* (La Mulette/BDL, 2018)